

Certaines Légendes n'en sont pas...



Mehdi MARION



Mehdi Marion

Goga

Certaines légendes n'en sont pas...

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3692-4

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Notes de l'auteur	11
Prologue	13

CHARLY

I. La loi de Murphy	17
II. Un réveil difficile	19
III. Objectif fugue	23
IV. Le cours d'espagnol	27
V. Retour à la maison	31
VI. La chambre de Charly	33
VII. Le téléphone sonne toujours deux fois !	37
VIII. Walter	41
IX. En voiture Messieurs Dames	47
X. Cochonou	49
XI. À fond la caisse !	53
XII. Une grosse frayeur	57
XIII. Petite balade nocturne	61
XIV. Goga's Creek	65
XV. L'attente	71

XVI. Les autres	77
XVII. Présentation	79
XVIII. Carrie	83
XIX. Premières explications	89
XX. La Palabre de Walter	93
XXI. Étrange rencontre	97
XXII. Drôle de message	103
XXIII. Chasse à l'homme	107

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS

N.D.A.	119
I. Sac à dos	123
II. Pendant que le loup n'y est pas	129
III. Cochonou et Trisha	139
IV. Jake et Carrie	145
V. Goga	149
VI. Walter et Charly	153
VII. Séparation	161
VIII. Intersection	165
IX. Première victime	171
X. Rencontre du troisième type	179
XI. « Le Maître de guerre »	187
XII. Un peu d'aide	189
XIII. Seul au monde	193
XIV. Spectateur du désespoir	197
XV. Jake attend son heure	209
XVI. Si près du but	211
XVII. Face à face	215
XVIII. À terre	223

XIX. L'appât	229
XX. Plus que deux	233
XXI. Course finale	237
XXII. Le temps d'une pause	245
XXIII. Adieu l'ami	249

REVELATIONS

N.D.A.	257
I. Malaise	259
II. Retour à la réalité	263
III. Drôle de jeu	267
IV. Les règles du Jeu	271
V. Explications	273
VI. Le petit papier	277

PETITES HISTOIRES & PETITES FRAYEURS

I. L'histoire de Walter	287
II. L'histoire de Jake	293
III. L'histoire de Trisha	299
IV. L'histoire de Cochonou	301
V. L'histoire de Carrie	305
VI. Interlude	311
VII. L'histoire de Charly	315
VIII. Une dernière avant le départ	321
IX. L'énigme de Charly	327
Epilogue	333
Les dernières notes de l'auteur	335

Pentru :
Soșica mea și Gogița mea

Notes de l'auteur



Ai grijă să nu vină Goga la tine, și să te prindă*

* * *

* Populaire roumain

« Fais attention que La Bête ne vienne pas te voir pour te prendre. »

Prologue

– Et qu'est-ce qu'on fout maintenant putain !?

– Tu cours, tu cours et tu la fermes !

Et c'est là, après avoir couru comme un dératé sous la pleine lune, les poumons sur le point d'exploser, la gorge totalement sèche recrachant une épaisse fumée grise et le trouillomètre à moins dix, que je me suis demandé ce que j'étais venu foutre en pleine nuit dans cette forêt directement implantée dans le trou du cul de l'Ardèche.

– T'as toujours pas compris Charly, maintenant c'est lui, ou c'est nous !

Si j'avais ouvert ma bouche à ce moment précis pour lui répondre, ou ne serait-ce que pour essayer d'émettre n'importe quel son, le seul truc qui serait sorti aurait été le cheeseburger infect et en partie digéré, que nous avions mac drivé avant de venir. J'esquissai, bien malgré moi, un léger rictus au simple fait de penser que ce qu'il y avait de pire en ce monde à dégueuler après une course effrénée entre le brouillard et les châtaigniers, c'était bien une portion de frite XL de chez Mac Do.

– Ferme la bouche, t’auras chaud aux dents ! Me balança Walter.

– Et écoute-moi bien. La seule chance qu’il nous reste maintenant, c’est de nous planquer. On se planque et on attend qu’il passe à notre portée.

Ben voyons, je pouvais à peine mettre un pied devant l’autre, j’étais à la limite d’une crise d’asthme cannabique, et Walter, ce vieux Walter (car il avait quand même au moins trois ans de plus que moi, vu qu’il avait une bagnole) n’avait pas trouvé autre chose à me dire pour me calmer que c’était nous maintenant qui allions devoir choper ce...

J’inspire et je me calme pour ralentir mon rythme cardiaque... Choper ce, ce truc...

J’expire et je me concentre sur ma respiration... Cette Chose...

Pense à ta respiration Charly ! Ma respiration, mon cul ouais ! Ça faisait le même sifflement qu’un train dans un western spaghetti. Et j’aurais eu moins mal dans la trachée si j’avais bu un litre d’eau bouillante.

J’inspire et je me calme pour calmer l’afflux sanguin qui tape violemment dans mes tempes tel un castor en rut... C’était nous maintenant qui allions devoir...

J’expire et je libère l’azote brulant de mes poumons gelés... Nous allions devoir choper ce... Goga.

CHARLY

I

La loi de Murphy

De toute façon, c'est tout le temps comme ça, c'est cette putain de Loi de Murphy, quand ça va mal, ça va mal.

J'avais d'ailleurs lu un truc sur cette loi, pas plus tard qu'hier dans une vieille revue toute crevée de chez le dentiste, un Sciences et Vie ou un Maris Patch certainement offert par une vieille voisine pour distraire les patients de ce brave docteur, qui de toute façon n'ont rien d'autre à faire en attendant de se faire inspecter le râtelier.

En 1945, le Capitaine Edward A. Murphy junior a dit un truc du genre : « If there's more than one way to do a job, and one of those ways will result in disaster, then somebody will do it that way. » (S'il y a plus d'une façon de faire quelque chose, et que l'une d'elles conduit à un désastre, alors il y aura quelqu'un pour le faire de cette façon).

Vous avez sûrement déjà vérifié empiriquement cette fameuse loi, aussi connue sous le nom de L.E.M., Loi de l'Emmerdement Maximum. Il existe d'ailleurs

de nombreuses variantes de cette loi, basées sur le fait que toute catastrophe possible a une fâcheuse tendance à se produire. La plus connue est sans doute la Loi de la tartine beurrée, selon laquelle « Toute tartine beurrée livrée à elle-même tombera du côté beurré. » (Ça marche aussi avec de la confiture ou du miel, et c'est encore plus efficace si vous avez un tapis angora, ou de la moquette en dessous). J'ai eu une explication bien plus rationnelle dans une émission de télé pour les gosses intellos, il se trouve qu'en fait la tartine beurrée tombe du mauvais côté, seulement parce qu'elle ne tombe pas d'assez haut. Si on la lâche de deux mètres de haut, elle retombe comme un chat. Encore faut-il avoir une grande table... Une autre grosse tête a énoncé une autre loi du même acabit qui porte son nom, Monsieur Finagle : « Si quelque chose de mal peut se produire, cela arrivera ». Parfois formulée ainsi : « La perversité de l'Univers tend vers un maximum ». L'article expliquait que c'est une généralisation caricaturale du deuxième principe de la thermodynamique qui stipule que toute transformation réelle s'effectue avec création d'entropie, mais ça fait quand même un peu trop pour simplement vous dire que : *Toute cette journée n'avait été en fait qu'une belle merde.*

II

Un réveil difficile

D'abord le réveil qui n'a pas sonné. En tout cas c'est ce que j'ai écrit sur mon carnet de liaison une fois arrivé au lycée, car ça sonne toujours mieux que :

– J'ai fumé un petit joint hier soir dans ma chambre pour m'endormir, mais la beu du cousin Ian était tellement forte qu'elle m'a scotché les yeux bien au-delà du temps imparti à ma nuit...

Le temps de m'habiller, la tête encore bien enfoncée dans la partie la plus sombre de mon anatomie, je me suis rendu dans la cuisine. À peine avais-je osé regarder en direction de la cafetière encore fumante que ma mère, aussi en avance que moi pour aller gagner son semi-smic, me lança :

– N'y pense même pas Charly, il est huit heures et quart et je suis déjà en train de me trouver une excuse, alors si tu veux un café, tu y vas en stop. Parce que pour le ramassage scolaire, t'as une bonne demi-heure de retard.

Tout était dit, c'était soit sa vieille 205 dégivrage manuel, soit cinq kilomètres de marche à pied. Parce

que dans un bled comme Gluiras, la seule chance de croiser une voiture après l'exode des travailleurs urbains du matin, c'est de tomber sur un touriste. Et encore, seulement s'il s'est perdu et qu'il est en panne.

– Salut à toi aussi Man, je prends mon blouson et mes grolles et je te rejoins dans la Pigeon.

– Soit, mais grouille-toi. Et au fait Toi, tu ne commençais pas à huit heures ?

Je n'ai rien répondu. D'une parce qu'elle le savait parfaitement vu qu'elle m'avait gentiment obligé à patafixer mon emploi du temps sur le frigo, avec le numéro de téléphone du lycée. Et de deux, parce que ma première matière était de huit à dix, et que mon alcoolique de prof n'arriverait pas avant au moins neuf heures moins le quart. Lui aussi sans doute à cause d'une panne de réveil. La seule différence c'est que lui n'avait pas à fournir un mot d'excuse bidon.

À peine assis sur le siège givré de la voiture, j'ai su au bruit que faisait la clé dans le neiman que j'aurais dû partir à pied. Cette saloperie refusait une fois de plus de démarrer, et comme ma mère tenait le volant, qui est-ce qui allait devoir pousser ? Je suis donc sorti pour me positionner à l'arrière, dans la position du sportif qui s'échauffe, et j'en avais besoin de m'échauffer, de me réchauffer même, car le froid m'avait sauté dessus dès que j'eus passé la porte de chez moi. Un de ces froids glacials qui t'empêchent de penser tellement tu as mal aux sinus. Et si tu oses sortir sans bonnet, c'est un peu comme manger un bac de glace en cinq minutes, mais en pire. J'ai bien dû pousser pendant presque huit-cents mètres avant qu'elle daigne faire un léger bruit d'amorce. Vingt

minutes de silence plus tard, ma mère m'éjectait devant ce bon vieux bahut pourri.

Première chose à faire après un tel début de matinée, s'asperger les amygdales avec une boisson chaude, de préférence caféinée. Pour ça, deux options, la salle des profs ou la machine à café. Le truc c'est que des profs de quinze berges, y'en a pas beaucoup, et je ne suis pas trop du genre à me faire remarquer, bien au contraire. Alors direction le hall d'entrée et son distributeur de breuvage lyophilisé à base d'eau chaude. Tout en m'avançant et en fouillant dans mes poches, j'observais les différentes sortes de représentants des lycéens types attroupés autour d'elle. Les vrais fayots en train de réviser les cours qu'ils savaient déjà depuis deux semaines, les petits bourgeois volontairement habillés à la mode contestataire, les vrais faux lascars qui essaient de se la jouer Scarface sans se rendre compte que c'est eux les cicatrices du système, les petites pétasses allumeuses-bêcheuses qui se sont pris leur explosion d'hormones directement sur la gueule. Et encore plein d'autres espèces malheureusement loin d'être en voie de disparition. Et là, ça a continué. Non, non, la machine n'était pas en panne, car tous mes camarades d'école – gratuite et surtout obligatoire – étaient réunis dans leurs différences, à cet endroit précis, par leurs gobelets en plastique et leurs touillettes à su-sucré. La machine fonctionnait bien, mais mon nouveau problème c'était que je me rappelais avoir mis la monnaie, que je cherchais en vain depuis maintenant cinq minutes, dans la poche de mon jean. Mais ce matin-là, comme je vous l'ai dit, j'avais sport, et donc un survêt... Décontract...

III

Objectif fugue

Jusqu'à dix heures, tout est à peu près allé pour le mieux, sauf si on tient compte que je n'avais toujours pas bu de café, et que l'autre alcoolique n'avait rien trouvé de mieux que de nous faire faire du javelot. Outre le fait que lancer une lance avec des moufles de surf pose quelques difficultés, j'ai eu les couilles si ratatinées par le froid, que j'ai envisagé pendant quelques longues minutes ce qu'aurait été ma vie si j'avais été une fille. Ça n'aurait certainement rien enlevé à ma solitude de nouveau venu dans ce hangar à lycéens ardéchois, mais ça aurait pu me servir à demander une pièce à un mec pour la grande cafetière, de manière maniérée, les yeux dans les yeux, avec un grand sourire de pute. Le cours a fini avec un bon quart d'heure d'avance, non pas parce que notre poivro-fesseur avait besoin d'un petit vin chaud pour se revigorer la truffe, mais parce qu'un mec de ma classe a eu la main collée par le givre à force d'attendre son tour et qu'il a fallu l'accompagner, lui et son bâton de chasse préhistorique, jusqu'à l'infirmerie.

De Dix à Onze, j'avais espagnol et après rien jusqu'à trois heures. Alors, oui, il y avait déjà à cette heure-ci dans ma tête, l'idée bien ancrée que je ferais péter les cours de l'aprèm. J'allais dans une heure, me taper une bonne petite heure de marche, pour rentrer chez moi bien au chaud, me mater un bon film de ma vidéothèque personnelle, mon Ridley Scott préféré sans doute. Le tout en bouffant des chips et un reste de part de pizza, vestige du repas de la veille commandé avec amour par ma chère cuisinière de mère. Pour le dessert ce serait un peu de cette fameuse herbe de Provence Suisse avec des litres de café s'il vous plait !

*
* *

Alien est en effet l'un des rares films à m'avoir foutu la trouille, avec les Dents de la Mère de Spielberg (Ouais je sais c'est un jeu deux mots pourris, mais ça fait toujours rire mon pote Mimile. Y'a aussi la suite, les dents de la merdeux.) Et c'est sans doute pour ça que je ne me lasse pas de le revoir, car même en sachant ce qui va arriver, il y a toujours un moment où l'attention baisse sa garde et où une légère flippe m'envahit. En gros, j'ai beaucoup plus peur, mais vraiment peur, comme beaucoup d'entre vous j'en suis sûr, des chemins tordus que peut prendre mon imagination, plutôt que des images issues d'une réalité virtuelle, gore et sanguinolente.

*
* *

La première fois que j'ai vu Blair Witch, je devais avoir onze ans, c'était avant un nouveau déménagement, dans un de nos anciens apparts. Y'avait plein de cartons énormes de partout, fermés pour la plupart avec du gros scotch marron. Tous avaient une étiquette jaune fluo en travers, avec écrit dessus au feutre indélébile, le détail, à la fourchette près, de leur contenu. Ma mère n'avait pas pu revenir à la maison, car elle avait fait le trajet jusqu'au nouvel appartement et que le lendemain l'EDF venait relever les compteurs. Comme on avait déjà évacué les meubles avec l'aide de mon Oncle Phil et du camion de son boulot, elle avait décidé de rester là-bas pour aménager un peu les lieux. Malgré son angoisse et mon jeune âge, le camion n'ayant que deux places, j'avais dû rester seul à la maison. J'ai fermé les trois verrous, et barricadé la porte avec quatre ou cinq des cartons les plus lourds. J'ai pris mon duvet et le téléphone, que ma mère avait, bien entendu laissé pour pouvoir me joindre et surtout pour que moi je puisse la joindre si... Et je me suis allongé sur le seul mobilier restant, un vieux matelas posé à l'arrache en plein milieu du salon. N'arrivant pas à trouver le sommeil, je décidai aux environs de minuit de regarder la télé, et je suis tombé sur ce fameux Projet que je n'avais pas pu aller voir au cinéma, sans doute parce que je n'avais pas d'argent ? Et sans doute aussi parce qu'il était interdit aux moins de seize ans. À peine la nuit tombée dans le film, les premières prémices de la terreur m'envahirent. C'est d'ailleurs la seule nuit passée dans cet appart où je fis attention au bruit atroce et insupportable du volet grinçant doucement au gré des bercements du vent. Incapable de bouger, et serrant le téléphone dans ma main, au

cas où la fameuse sorcière, que l'on ne voit d'ailleurs jamais, entrerait d'un coup dans la piaule ! Mais même si cela avait été le cas, je me demande encore parfois qui j'aurais bien pu appeler. Allongé là, les yeux rivés sur la télé, les seuls mouvements que mon corps s'autorisait étaient une légère gesticulation de va-et-vient du bras droit, pour sortir du duvet. Ainsi je pouvais piocher directement et sans détour, une poignée de chips gout paprika, que j'engouffrais illico dans ma bouche. Tout en vérifiant, avant chaque bouchée, comme avant de traverser une route, qu'il n'y avait personne, ni sur ma gauche, ni sur ma droite. Je m'arrêtais même par moments de mâcher ces croustilles (chips étant un anglicisme je ne vais pas l'utiliser trois fois dans mon récit, restons chauvins !), tellement bruyantes qu'elles auraient pu couvrir le bruit d'une entrée par effraction. C'est d'ailleurs depuis ce soir-là que j'ai pris l'habitude de manger les chips une par une et de les laisser fondre dans ma bouche avant de les avaler et de lécher langoureusement les restes de sel incrustés sur mes lèvres.

IV

Le cours d'espagnol

Mais avant ma petite séance de frissons solitaires, il fallait que j'aie vu Mme Concalvez, ou Suarez, à moins que ce ne soit Martinez... Je sais plus trop, un truc qui rime avec merguez ça j'en suis certain, parce qu'elle, elle avait le physique d'une femme qui a dû s'en taper des barbecues ! Et je ne suis même pas sûr qu'elle ait eu la patience que la barbaque cuise avant de la bouffer, ce qui aurait expliqué qu'en plus d'avoir le cul d'un hippopotame enceinte, elle avait l'haleine d'un poney qui aurait mangé du chorizo. De toute façon, je ne pourrais plus jamais être objectif par rapport à une prof d'espagnol depuis la classe de quatrième et Madame Cabaud. En plus d'être une prof, c'était un fantasme en chair et en seins pour tout adolescent mâle en pleine croissance. Elle n'avait pas que le nom d'une chienne celle-là ! C'était le genre string soutien-gorge et porte-jarretelles noirs, avec minirobe blanche et énorme décolleté. Je me rappelle qu'avec mon pote Fabrice, on faisait exprès de faire des fautes pour qu'elle vienne à notre bureau. Elle se mettait toujours de face, et elle se penchait en nous

parlant doucement. Je suis sûr qu'elle savait qu'on lui reluquait les nibards comme des gros porcs, mais elle a eu le même mouvement de buste du début à la fin de l'année scolaire. Le nombre de fois où je suis rentré chez moi avec une barre à mine dans le slip kangourou quand j'avais espagnol en dernière heure ! J'avais honte de prendre le bus, alors je rentrais à pied, en prenant soin de bien faire tomber mon blouson jusqu'aux cuisses. Il y a eu des fois, je pouvais à peine marcher tellement je m'imaginai en train de la... Bon, on peut dire que je n'avais pas encore de poils, mais que mes draps s'en rappellent encore !

Je rentre en classe avec Mme Merguez. Le cours se passe normalement, jusqu'à ce qu'elle nous rende les interros de la semaine d'avant. Quatre sur vingt ! Cette connasse m'a mis un quatre, alors que j'ai toujours eu des bonnes notes dans cette matière dans les autres bahuts.

– Ola quétal, a donde esta el malaise ?

Je lui demande une explication, et ne voilà t'y pas Mme Saucisse Harissa qui me fixe avec ses yeux qui suintent le gras, et qui d'un air narquois me dit bien en face, et devant tous mes nouveaux camarades que je ne connais pas encore :

– Mais Charly, tu ne pourras pas toute ta vie tout baser sur tes acquis, il va falloir te mettre sérieusement à travailler, car tu es loin d'être bon mon petit.

– Madame, je vous prie de m'excuser, mais je ne vous permets pas de me dire ce genre de chose, vous ne me connaissez pas, et j'estime que...

– Bon maintenant tu m’écoutes le nouveau, t’es mauvais, t’es mauvais, alors tu te tais, tu encaisses, tu serres les fesses et tu te mets à bosser, ou alors tu prends la porte tout de suite !

Moi, je suis plutôt du genre timide, et à pas me répandre en insultes, et puis j’ai fait pas mal d’arts martiaux histoire de calmer la nervosité latente qui me ronge. Alors j’ai lentement glissé mes bras dans les lanières de mon sac à dos, et je me suis dirigé droit vers la porte, devant la classe ébahie et silencieuse qui attendait de voir comment allait se finir cette action. Carton rouge, le cinq, tu sors ! Une fois devant la porte, je l’ai saisie à deux mains, les bras écartés, et je l’ai enlevée de ses gonds. Toujours aussi calmement, je me suis adressé à l’autre chipolata et sa robe pleine de graisse :

– J’ai pris la porte Madame, mais je la mets où maintenant ?

Rires de la classe.

Je n’ai pas attendu la réponse, j’avais une heure de marche avant de retrouver Sigourney-Replay-Weaver. (Pour cet acte, le proviseur m’a quand même offert, quelques jours plus tard et avec un sourire non dissimulé, une journée hors du lycée. Je crois que j’en ai profité pour parfaire mon espagnol devant un film d’horreur Ibérique en V.O.)

V

Retour à la maison

Le retour à la maison fut long... Il s'est mis à pleuvoir. Une pluie fine et glacée. Au bout d'un kilomètre, le froid m'avait tellement engourdi le visage que je ne pouvais plus ouvrir les lèvres. Chaque goutte de pluie me lacérait le visage, comme de fines lames de rasoirs... Le retour à la maison fut très long. Très très long. Mais j'en ai profité pour faire le point sur cette superbe journée. Déjà un mois que j'étais là, et je n'avais parlé à personne, sauf pour les civilités, bien entendu. Je ne suis pas un sauvage non plus. Mais je n'ai pas vraiment eu d'atomes crochus avec qui que ce soit, et une fois les cours finis, je rentre chez moi pour parfaire ma culture cinématographique. Je n'avais remarqué personne, sauf peut-être une fille de ma classe au regard désagréablement pénétrant, qui aurait pu avoir quelques points communs avec moi niveau culture littéraire. Pourtant, il y en avait pour tous les goûts dans ce bahut. Look, idées, idéaux, générations, la représentation parfaite de la culture ado. Je suis arrivé

une bonne heure plus tard, trempé bien au-delà des os et de leur moelle.

Une fois chez moi, je décidai de faire trois choses avant de lancer le générique : Chier un bon coup. Prendre une douche à environ soixante-quinze degrés Celsius (et n'en sortir qu'une fois tous les pores de mon corps parfaitement dilatés par la chaleur de cette humidité bienfaisante). Faire réchauffer le café et m'enfiler une demi-baguette de pain, frais du matin de la veille, sur lequel j'allais avec soin tartiner une bonne dose de Nutella.

Aussitôt dit, aussitôt fait, j'étais de nouveau un homme libre. Libre et léger ! Direction ma chambre et l'écran de télé. Je m'habillerais un peu plus tard, pour l'instant la serviette bien enroulée autour de mes hanches tel un ceinturon de cow-boy me suffisait largement. Je pris tout de même la précaution de monter un peu le chauffage, avant de me laisser tomber comme un vieil étron, on peut le dire, sur mon pieu. Je restais là à contempler stupidement ma chambre.

VI

La chambre de Charly

Elle est exactement identique à toutes les chambres que j'avais eues ces deux dernières années : minimaliste. Une armoire avec quelques autocollants, vestiges des premiers concerts auxquels j'ai assisté : Nirvana, La Mano Négra, NOFX, Rage Against the Machine, les Sheriffs... Un vieux bureau et une lampe abat-jour, une chaise et une table basse sur laquelle est posée mon installation vidéo à domicile (une vieille téléloche et un magnéto V.H.S. achetés dans une brocante, avec en guise de télécommande universelle un bout de manche à balai cassé). Ma chaîne hi-fi et le radio réveil qui n'a qu'un buzz horrible pour seule sonnerie. Mon lit, qui n'est en fait qu'un matelas sur une planche. Comme ça, à même le sol, vu que j'ai explosé le sommier en faisant des folies de mon corps avec une jolie brune dans mon ancien appart. Non, je déconne, j'aurais bien aimé, mais jusqu'à aujourd'hui, la seule chose que j'ai fourrée, c'est une dinde, parce que ma mamie qui avait la main bandée ce jour-là me l'avait demandé. Et je dois dire que rentrer ma main dans le cul d'un

gallinacé mort et vidé de ses entrailles n'est pas exactement ce que j'appelle une expérience sexuelle enrichissante. C'est tout pour le mobilier.

Pour la déco, en face de moi, sur le mur à côté de la porte, deux posters : l'affiche originale (en italien) du Bon la Brute et le Truand, et celle du Retour du Jedi. Sur ma droite, les posters d'E.T., des Goonies et l'affiche des X-Files « I want to believe ». À gauche c'est les films Shining de Kubrick et The Game de Fincher qui sont punaisés. Et pour finir, dans mon dos, je pouvais contempler en inclinant ma tête vers l'arrière, Bruce Lee, arborant les blessures que lui a infligées Han, avec sa prothèse aux quatre lames de couteaux, dans le film Enter The Dragon.

À côté de mon lit, contre le mur, tous alignés et bien rangés, des cartons contenant ma bibliothèque et ma vidéothèque. Dans l'un on peut trouver l'intégrale des œuvres de mon maître absolu, j'appelle à la barre Monsieur Stephen King votre Honneur. Bien rangés en dessous, on trouve un exemplaire des Fleurs du Mal de Baudelaire, les poèmes de Rimbaud, du Edgar Allan Poe, un peu de Mississ Clark, beaucoup de Vian (Boris de son prénom) et les essais de Jim Morrison. Dans l'autre carton, qui fait à peu près quatre fois la taille du précédent, on trouve tous mes films préférés, ceux que j'aime revoir, et certains que je n'ai pas encore eu le temps de voir. S'ils sont bons, je les garderai, sinon brocante. Tous les genres y sont représentés, mais dans l'ensemble, je préfère les polars et les thrillers. J'apprécie également l'intégrale des spaghettis italiens sauce Sergio Leone, un bon film d'horreur ou une bonne comédie dont le contenu colle au genre. J'ai aussi, bien entendu, quelques films d'art martiaux et deux ou trois films de fesses

pour les combats à cinq contre un de temps à autre. Ceux-là ne sont pas en évidence, ils sont cachés dans les boîtiers vidéo de mes vieux Walt Disney, car même si les scénarios ont autant d'intérêt qu'une série policière de TF1, ils ont des noms assez évocateurs du genre « Blanche Fesses et les Sept Mains » qui pourraient provoquer une rupture d'anévrisme à ma mère si elle tombait dessus par hasard en faisant la poussière.

À côté de la chaîne, il y a également un autre carton, avec écrit « Musique Charly » dessus. Je décidai de m'écouter un bon petit Robert Nesta « Révolution Song », le temps de me mettre dans l'ambiance avant la séance.

Bien planqué à l'arrière du tiroir du bureau, scotché contre le fond, se trouvait un paquet de feuilles à rouler, deux ou trois clopes et un petit sachet en plastique « made in Helvétie », gentiment offert par le cousin Ian, pour la modique somme de deux cents francs. Je colle deux feuilles entre elles pour former un joli L, je déchire un petit bout d'un vieux ticket de train que je roule sur lui-même pour faire un filtre, je lèche délicatement tout le flanc d'une cigarette pour lui ouvrir plus facilement les entrailles que je déverse avec amour dans le creux de ma main gauche. Du bout des doigts de la droite, je fouille le fond du sachet hermétique et en ressorts une bonne grosse tête de marijuana, que j'effrite délicatement entre mon pouce et mon index. Je mélange le tout dans ma main et je l'applique sur les feuilles en faisant bien attention de ne pas en laisser tomber sur la moquette qui est déjà bien assez défoncée comme ça. Je pose le filtre à l'opposé du

point de collage. À droite en ce qui me concerne. Et je roule à deux mains un superbe petit joint.

Un sweat vite enfilé et un bas de jogging, décontract !

J'ouvre la fenêtre, et m'assois sur le rebord.

Dehors il pleut toujours un peu, j'entrebâille les volets afin de ne pas mouiller mon bédouin.

Bob enchaine sur Spirit Up au moment où la flamme de mon Bic atteint sa cible.

Cinq minutes plus tard, les yeux légèrement dilatés et les pupilles entrouvertes, j'appuie sur la touche Play de la télécommande.

Deux heures de pur bonheur.

VII

Le téléphone sonne toujours deux fois !

Le générique de fin à peine déroulé, le téléphone qui gueule : « Charly, bouge ton gros-cul, et viens décrocher ! Charly, y faut répondre c'est sûrement important dirait maman... » O.K. au prix d'un effort surhumain, je me sors de ma léthargie, et de mon envie de dormir. Je jette la couette qui me recouvre depuis la moitié du film et me lève d'un bon pour aller décrocher. Trop vite sans doute, car ma vision fait un quart de tour sur la gauche alors que je n'ai pas tourné la tête. Merci le mur tu m'as retenu, t'es un pote. Je ralentis et je prends le combiné que je porte à mon oreille, les yeux encore tout envahis de petites lucioles lumineuses.

– Allô ?

– Charly ? C'est toi ? C'est maman.

– Maman, si ce n'est pas Charly, ça ne peut être que ton autre fils. T'en as qu'un seul non ? Alors oui, c'est donc moi.

– Tu arrêtes ça tout de suite mon garçon, je viens de recevoir un appel du bureau du proviseur et... Laisse tomber ça pour l’instant, on en parlera plus tard. Je suis coincée ici pour la soirée, il y a encore une grève des trains. Je vais certainement aller dormir chez une amie. Tu pourras t’en sortir seul ?

Ben voyons comme ci c’était la première fois.

– T’inquiète pas maman, ça baigne. Passe une bonne soirée, on se verra demain.

– Charly, je n’ai pas le choix, crois-moi. Mais en ce qui concerne le lycée, on aura une petite conversation entre six yeux demain soir, fais-moi confiance. Je t’embrasse mon fils.

– Je t’embrasse aussi Man.

Une conversation entre six yeux, elle n’était donc pas vraiment fâchée si elle avait utilisé une expression de mon cru. Madame quatre yeux, c’est comme ça que je l’appelais, quand j’étais plus petit, à cause de ses lunettes en cul-de-bouteille. C’est donc tout naturellement que nous avons des discussions entre six yeux quand nous avons des choses à nous dire l’un et l’autre.

DRING, DRING, Charly y’a encore le téléphone qui sonne ! Finalement, elle était peut-être en colère, mais il lui avait fallu un peu plus de temps pour s’en rendre compte. Décrochage de la main droite, direct sur l’oreille et j’enchaîne illico :

– O.K., j’ai déconné, on en parlera demain...

– Allo... Charly ?

– ...

– ... Bonsoir, pourrais-je parler à Charly s’il vous plait ?

Une voix suave, lente et masculine, que je ne connais pas. Ce n'est pas le bahut car ils ont déjà joint ma mère au boulot et ils m'auraient appelé par mon nom de famille.

– De la part de...

– Walter. C'est Walter, un camarade de classe.

VIII

Walter

Un camarade mon cul ouais ! Ne vous ai-je pas déjà dit que je n'avais parlé à personne. Walter... Walter... Ah oui, je le remets, le Clint Eastwood des bacs à sable. Je l'ai repéré le premier jour lui. Il porte, volontairement j'espère au moins ça pour lui, le look de « l'homme sans nom » dans les films de Léone. Genre cow-boy sur le retour avec chapeau en cuir, santiags aux bouts pointus enfilées sur le jean en côtes de velours beige et veston trois quarts cuir fendu jusqu'à la ceinture pour pouvoir dégainer en cas de besoin. Pour parfaire l'allure, on rajoute pour une poignée de dollars une écharpe noire nouée autour d'un cou volontairement mal rasé, et toujours un cigarillo, ou une roulée au tabac brun, qui empeste au coin de la bouche. Rien que d'en parler, j'entends le cri des coyotes, le bling blang de la guimbarde et l'harmonica d'Ennio Morricone. Cependant, il a aussi de sacrés yeux bleus délavés, presque javellisés, qui lui donnent la tronche d'un mec de qui tu n'as pas envie de te moquer. Qui sait ? Pour quelques dollars de plus, il a peut-être un six

coups bien planqué dans sa poche... Faut que j'arrête, c'est le THC qui m'irrite le cerveau.

– Walter, bien sûr... Camarade ! ... Je ne t'avais pas reconnu au téléphone sans ton chapeau.

Silence puis :

– Tu me surprends beaucoup Charly, vraiment beaucoup je dois dire.

De nouveau un silence.

– J'ai cru que c'était ton père alors...

– Aucun risque, il est mort !

– Merde Charly, je suis désolé... Je ne sav...

– Arrête, je déconne, il s'est barré quand il a su que ma mère était enceinte. Tu sais, comme les marionnettes. Ainsi font font font... Un petit coup et puis s'en vont.

Un silence de plus, et puis bien long cette foi-ci, du genre qui me donne envie de lui dire de bien aller se faire foutre avec ses silences à la con qui me perturbent.

– Je peux faire quelque chose pour toi, Camarade !?

– Écoute-moi bien Charly, je pense qu'on devrait bien pouvoir s'entendre tous les deux. Et si je t'appelle c'est pour te proposer un bon plan pour ce soir, un plan d'enfer même.

– Ne le prends pas mal, Walter, mais ça fait à peu près quatre semaines que je suis dans la même classe que toi, et à part un salut de temps en temps, du bout de ton calot, on ne s'est jamais adressé la parole. Alors pourquoi cet intérêt soudain pour ma personne ?

– Tu marques un point petit bonhomme. Premièrement, parce que l'on t'a repéré dès le

premier jour, et secondo, ce que tu as fait tout à l'heure en espagnol n'a fait que confirmer ce que l'on pensait de toi.

Soit en plus de l'attitude du gardien de vaches, il se prend pour sa majesté de je ne sais pas quoi et il parle à la troisième personne, ce qui voudrait dire qu'il est complètement schyzo. Soit il fait partie d'un groupe de potes, et je ne vois pas qui ils sont, car si des vaches y'en a pléthore, des cow-boys au lycée, il n'y en a qu'un. Je dois dire qu'il a réussi à attirer mon attention à partir de ce moment-là. Et ça n'allait aller qu'en augmentant.

– Ah ouais, et au fait, comment s'est fini le cours ?

– Tu aurais dû voir ça ! La prof était tellement décontenancée qu'elle n'arrivait plus à parler. Elle a demandé à Louis de remettre la porte à sa place, mais il a refusé, car il avait soi-disant mal au dos. Alors elle s'est adressée à Miss Première de la Classe...

C'est Elle ! C'est elle la fille qui m'a prêté une gomme. Chignon, tailleur, tirée à quatre épingle, brune et ce regard troublant, à la fois fuyant, et à la fois profond et intense.

– ... Mais quand celle-ci lui a rétorqué que c'était stupide de remettre la porte, car comme ça le concept de l'auberge espagnole était à son apogée, elle a pris son cabas en rotin qui lui sert de fourre-tout, et elle s'est barrée. Tu entends Charly, la prof s'est tirée. Sans rien dire, comme ça, aussi rapide qu'un pet sur une toile cirée.

Celle-là, il faut que je la retienne.

– Et qu'est-ce que vous avez fait alors ?

– Ben qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse, on s'est levé, on a applaudi, et on a fait comme elle. Faut

quand même que tu saches que l'histoire a fait le tour en moins d'une demi-heure, et que la classe 108 est désormais appelée « l'auberge ».

Ce qu'il ne m'a pas dit ce jour-là, c'est que si la classe 108 avait déjà un surnom, j'en avais un aussi ; et jusqu'à ce que je change de lycée, deux ans plus tard, on m'appela « Biceps ». Ce qui m'a toujours fait sourire, vu que j'ai un peu le physique d'un mec taillé à la hache dans une cuisse de grenouille.

– Bon d'accord, vous vous êtes bien marrés, mais là, tu veux quoi exactement ? Parce que ce n'est pas tout, mais j'ai l'estomac qui me chatouille et j'aimerais bien encore me mater un ou deux films avant de pieuter.

– Charly, laisse tomber les films pour ce soir, viens avec moi, je passe te prendre à sept heures, on ira bouffer et on rejoindra les autres.

– Là tu vois, je suis encore claqué du retour sous la pluie, j'ai l'esprit encore un peu embrumé, alors je n'ai pas trop le gout. On ferait quoi exactement ?

– Charly, viens, fais-moi confiance, on t'expliquera tout sur place, tu vas voir c'est... Enfin tu verras quoi... On va bien se marrer tous ensemble, et puis ça te fera du bien de voir du monde.

– Écoute, je ne sais pas trop, et puis c'est qui les autres ?

– Franchement tu me fais chier là sérieux !

J'ai appris beaucoup plus tard que cet enfoiré était bel et bien en train de couler un bronze dans ses chiottes tout en me téléphonant. Il m'arrivait de le faire aussi, mais je ne savais pas que c'était ça qui provoquait un léger écho sur la ligne.

– Arrête de faire ta frangine et dis-moi oui !

– Bon ok, c’est d’accord, mais je veux être chez moi au plus tard à minuit. Ma mère peut rentrer tard dans la nuit, et elle va flipper grave si son rejeton n’est pas à la maison.

– C’est cool, minuit l’heure du crime.

Il a pris une grosse voix grave et lente comme dans les films d’horreur :

– Une main sort des cabinets sombres... Puis en hurlant :

– OHHHH NOOOOOOONNN... Y’a plus de PQ !!!!!

– T’es vraiment con Walter !

Mais je n’ai pas pu m’empêcher de rire.

– Mais non, c’est vrai de vrai, putain ! Y’en a plus ! Et merde, comment je vais faire... Bon ben faut que je te laisse l’Ami, je serai chez toi à sept heures pile.

IX

En voiture Messieurs Dames

Il fut aussi ponctuel qu'un horloger suisse. Comment a-t-il su où j'habitais ? On s'en fout un peu, car dans les petits bleds ardéchois, les nouveaux sont vite débusqués. Je suis descendu et il était là, au volant de son pot de yaourt, une Austin mini ancien modèle. C'était bien mon Clint, mais il avait changé de film. C'était le « Maître de guerre » ! Intégralement habillé en tenue camouflage, du futsal jusqu'à la veste matelassée. Sans oublier le chapeau, bien entendu, camouflage lui aussi. Il m'a serré la main par la vitre entrouverte et m'a dit de monter par l'autre côté. La pluie s'était arrêtée depuis un bon petit moment déjà car le goudron était presque sec. Par contre il faisait toujours aussi froid, et j'étais bien content d'avoir mis un gros jean, un pull à col roulé et mon gros caban de marin. Sa caisse n'avait absolument rien de la caisse d'un jeune conducteur. Elle était propre et en bon état. Aucune trace de tuning made in Privas. Il y avait bien quelques trous de boulettes sur les sièges et une vieille odeur de ganja que le petit sapin vanillé n'arrivait pas à

recouvrir, mais elle ne sentait pas non plus le vomi. Il n'y avait pas de papier d'emballage au sol, ni de vestiges de bouteilles. Le chauffage fonctionnait, et c'est la première chose que j'ai senti en ouvrant la portière. Je laissais donc mes gants et mon bonnet dans ma poche. La musique n'était pas trop forte, juste au bon volume pour qu'elle soit appréciable et n'empêche pas le bon déroulement d'une conversation.

– (QUOI ? QU'EST-CE QUE TU DIS ?!!!).

Il écoutait les Doors, ce qui me fit plaisir, je dois dire. Je me suis assis, j'ai tiré la ceinture de sécurité, et je me suis tourné vers lui.

– Alors mec, on va où ?

– D'abord on va becter, ensuite on passera prendre le Cochonou à huit heures, puis on ira.

Deux questions m'ont traversé l'esprit d'un coup. J'ai choisi la première.

– C'est quoi le Cochonou ?

– Cochonou ? Ben c'est le cochon bien de chez nous ! Et il s'est marré. Je n'en ai pas su plus avant de l'avoir vu.

X

Cochonou

Je ne savais toujours pas où nous allions, avec qui, et ce que nous allions y faire, après pourtant nous être restaurés et avoir échangé moult banalités. Et comme aurait dit mon ami François (paix à son âme) :

– « *Rien n'est plus atroce que la torture quotidienne de la banalité...* »

Quoi qu'il en soit, à vingt heures pétantes, Walter a arrêté la voiture devant le porche d'une maison du village. Et là, j'ai vu ce qu'était Cochonou. La première chose qui m'est venue à l'esprit c'est une phrase que j'avais lue, écrite contre un poteau, dans un chalet, lors d'un camp-ski avec une MJC :

Les gros et gras sont toujours là.

Sur le perron, il y avait un mec énorme. Au moins cent-vingt kilos pour un petit mètre soixante, en train de se curer le nez à l'aide de ses deux mains, un doigt enfoncé jusqu'à la deuxième phalange. En gros plan, je l'ai vu sortir un truc, gros comme une olive, verdâtre et gluant qu'il a roulé entre ses doigts. Puis il l'a éjecté à quelques mètres de là, en le propulsant

entre son pouce et son index, non sans l'avoir bien contemplé auparavant avec un sourire qui ne pouvait s'apparenter qu'à un sentiment de fierté. Il portait une large chemise à carreaux de bucheron canadien. Non pas rouge, mais kaki, avec un pantalon treillis – lui aussi !? – et des grosses rangeos du type écrase-merde. Il avait également une casquette « US Army » mal vissée sur sa tête qui laissait entrevoir une calvitie fulgurante. Je m'en rappelle parfaitement bien je dois dire, car il avait, à l'aide d'un marqueur, rajouté un S devant, et entouré le A de army, façon symbole de Anarchie. De plus il avait gratté le r ce qui donnait SUS mAmy. Il a fait signe à Walter de baisser sa vitre, avec le même mouvement de poignet et d'index tendus qu'aurait eu n'importe quel contractuel lors d'un contrôle de véhicule. Il lui a tapé dans la main, façon tchèque moi ça man en disant :

– C'est lui le nouveau ? Cool que t'aies réussi à le faire venir.

Il s'est alors penché pour me regarder, par-dessus l'épaule de Walter. J'ai tout de suite vu qu'il avait des petits yeux de rats, tout gris et bouffis. Lui il n'avait pas une tête à fumer que de la paille. Il a monté sa main droite contre son front, et j'ai eu droit à un salut militaire.

– Content de te voir, ça touffe ?

Ça touffe ? Non mais qui est-ce qui à notre époque peut bien encore utiliser ce genre d'expression ?

– Ça touffe au poil mec ! Et toi ?

Son visage est devenu tout rouge comme une écrevisse, et il s'est mis à rire d'un petit rire sec et aigu, pendant deux ou trois secondes. Heureusement que ça n'a pas duré, car je crois que j'aurais éclaté de